

« 1763 -1863 -1963 : Petits propos sur le Montauban d'autrefois et le Montauban d'aujourd'hui »
par M. Robert GARRISSON, Membre titulaire (RAM 1963, pp.107 et suivantes)

Mesdames, Messieurs,

Ce n'est un secret pour personne, je pense, que l'Académie devait avoir, aujourd'hui, un invité. Mais si, par hasard, en le révélant ici, à haute et intelligible voix, je fais une indiscretion, comme il n'est pas impossible que j'en fasse d'autres (car je me sens, ce soir, en veine d'indiscretions), eh bien ! nous les mettrons, si vous le voulez bien, toutes ensemble et vous aurez la gentillesse de me les pardonner en bloc.

Donc, Mesdames et Messieurs, l'Académie devait avoir un invité. L'an dernier, vous vous souvenez, elle en avait eu deux. Deux, c'était peut-être un peu beaucoup. Cette fois, nous n'en avons qu'un seul mais de grande notoriété, bien-disant, et qui vous aurait charmés. Seulement, les circonstances n'ont pas permis que ce projet se réalisât ! Ce sera sans doute pour l'an prochain.

En attendant, l'Académie, surmontant sa déconvenue, m'a chargé, in-extremis et en désespoir de cause, de la périlleuse mission de tenir la place, avec consigne expresse de vous faire oublier, dans la mesure possible, votre juste déception.

Juste déception, en effet, Mesdames et Messieurs. Vous attendiez quelque haute personnalité parisienne, vous espériez le rang, l'éclat, le prestige, peut-être, qui sait ? les chatolements délicieux de l'habit vert brodé d'or, la sémillante petite épée, tout un régal pour les yeux et pour l'esprit ; et vous n'avez devant vous, pour tout potage, si l'on peut dire, qu'un simple deuxième classe en service commandé, un membre quelconque de la piétaille, un académicien ordinaire de Montauban ! On a beau se faire une raison, on a beau se dire que, faute de grive, il faut savoir se contenter d'un moindre gibier, tout de même, Mesdames et Messieurs, la désillusion pour vous est pénible.

Mais je vous connais assez, je connais assez votre courtoisie, pour savoir que vous supporterez cette épreuve avec élégance. Pour l'amour de l'Académie, qui n'en peut mais, vous serez tout à fait gentils, vous ferez semblant d'être contents et si, malgré tout, la musique ne vous plaît pas (bien entendu, chère Mademoiselle Chupin, c'est de la mienne que je veux parler) vous ne tirerez pas trop sur le pianiste !

Un mot, d'abord, sur mon sujet.

En dépit du proverbe qui dit qu'un malheur n'arrive jamais seul, il est bien évident, Mesdames et Messieurs, que vous ne pouviez avoir tous les malheurs à la fois. Si le conférencier espéré vous manque, le sujet qui vous est proposé devrait du moins vous donner satisfaction.

En effet, n'ayant eu ni le temps ni, peut-être, l'envie de chercher quelque grand sujet capable de vous plaire ce qui, pour le dire en passant et tout a fait entre nous, ne semble pas très facile, si l'on en juge par l'empressement de la plupart des Montalbanais à ne pas venir à nos séances ordinaires, je vous propose un sujet qui, selon toute vraisemblance, devrait vous intéresser, peut-être même le sujet, pour vous, le plus intéressant.

Non pas soit dit en toute simplicité non pas que je l'aie choisi dans cette intention. Non pas même que je l'aie vraiment choisi. C'est lui, bien plutôt, qui s'est proposé, imposé à moi. Une date d'abord : 1963, à laquelle chacun, cette année, pouvait penser sans grand effort d'imagination. Et puis, appelées et comme suscitées par cette première date, deux autres dates, deux dates anniversaires, qui se présentaient d'elles-mêmes, s'offraient d'emblée et ensemble.

Ces trois dates 1763 - 1863 – 1963, trois moments de l'histoire de l'Académie, trois moments aussi de l'histoire de Montauban. Il m'a semblé qu'il y avait là, dans le rapprochement de ces trois dates, dans les souvenirs et les pensées que cette confrontation peut éveiller ou réveiller, il m'a semblé qu'il y avait là, vraiment, un sujet susceptible de vous intéresser, le sujet sans doute qui convenait le mieux à la réunion d'aujourd'hui, puisqu'il se trouve qu'il n'y a ici, ce soir, que des Montalbanais.

I. Montauban en 1763.

La ville est peu étendue pour ses 25 ou 26 000 habitants. Bien que débarrassée du rude corselet de murailles qui l'avait protégée durant des siècles quand elle était la vaillante guerrière que vous savez, la ville continue à vivre dans l'étroit espace de jadis, commence à peine à s'étendre au-delà des anciens remparts.

À Villebourbon, c'est la belle époque de ce faubourg se construisent ou se reconstruisent, au bord du Tarn, les grands hôtels de la riche bourgeoisie marchande ou manufacturière, presque entièrement protestante : ateliers et magasins dans les « voûtes » du rez-de-chaussée, beaux appartements luxueux à « l'étage » et aux étages sans oublier le charmant petit hôtel Bernoy de Blazy (l'hôtel Malpel) dont notre confrère M. de Mentque a dit très joliment qu'il fut payé par un sourire de Mme de Blazy au roi Louis XV.

À Sapiacou, à Sapiac, dans un fouillis de maisons, de mesures, de hangars, de granges, ou bien à bord des gabarres de sapin amarrées à la rive (les fameuses sapines) s'entasse tout le petit peuple très catholique des mariners du Tarn, des ouvriers des fabriques, des teintureries, des moulins, quelques artisans du drap ou du cuir.

À Lalaque, au Treil, à Gasseras et, de ce côté-ci du Tarn, au-delà du quai Montmurat (non encore achevé) vers la rue Sainte-Claire et la rue du Jeu de Paume, voici des tisserands, des teinturiers, des tondeurs, des cordonniers.

Villeneuve, la Mandoune, le Fort, les confins du ruisseau la Garrigue ont aussi leurs facturiers ou petits fabricants, leurs tanneurs, leurs teinturiers de drap ; vers la Capelle et au Moutier, parmi les dernières fermes et les jardins, à côté des îlots déjà bâtis, voici des maisons neuves, de bourgeois ou d'artisans.

Mais la ville, la ville proprement dite, c'est encore, dans les limites anciennes, le même vieil ensemble des rues étroites et des hautes maisons de brique d'autrefois, avec la plupart des bourgeois et des marchands, des facturiers, des artisans, des travailleurs à façon et, dans les galetas, au fond des arrière-cours, un peuple affairé de compagnons, de contremaîtres, de brassiers, de commis, de servantes.

C'est là que l'on trouve, auprès de la Maison de Ville (en haut de notre rue de la Comédie), de l'Évêché, de la Cour des Aides, du Sénéchal, de la Poste aux lettres (rue d'Elie), du Bureau des diligences (rue de la Trésorerie : la diligence de Paris arrive chaque mercredi, elle repart le dimanche à 7 heures du matin) : c'est là que l'on trouve la plupart des ecclésiastiques, des avocats, des procureurs ou avoués, des notaires, des médecins et chirurgiens, des apothicaires : sauf erreur, il y en a huit, dont un « vend les eaux minérales » et dont un autre, rue Malcousinat, porte le nom, plus mythologique que montalbanais, de Minos.

Deux traits encore, qui caractérisent ce que j'appellerai la physionomie morale de la ville à cette époque. C'est d'abord que Montauban, qui a été, en d'autres temps, presque entièrement protestant, le reste encore, en partie. Bien sûr, à cette date, il n'y a pas légalement de protestants. Il y en a pourtant. La Révocation, les départs au Refuge, une longue et dure persécution n'en laissent pas subsister beaucoup. Mais il y en a, et leur importance sociale est grande.

En 1753, il y a dix ans .- quand la Municipalité, faute des rentrées escomptées, se trouva à court d'argent (ce sont des choses qui arrivent, paraît-il), ce fut à six négociants et bourgeois réformés Delon, Olier, Mila-Cabariou, Raully, Rouffio, Delon-Lormière que l'on s'adressa, par arrêt en bonne et due forme, pour couvrir un reliquat de 42 330 livres (entendez un déficit de vingt millions de nos anciens francs).

La féroce rigueur des lois toujours en vigueur contre la Réforme se relâche peu à peu, et de jour en jour davantage n'est plus appliquée que par à-coups et comme par sursauts (il y a deux ans, l'affaire Rochette, il y a un an l'affaire Calas), tendant à faire place à une tolérance de fait presque totale.

Les Intendants ferment les yeux, comme naguère Lescalopier, ou bien, comme de Gourgues, pratiquent une tolérance systématique. Comment ne pas noter en passant, que parmi les relations habituelles des Intendants, il y a en bonne place, des bourgeois ou des anoblis protestants : Michel Delon, Viallette d'Aignan, Lacoste-Rigail.

Mais Montauban n'est pas seulement, à cette époque, ville de grande industrie et de grand commerce, ville d'affaires et ville de banques, ce qu'elle doit surtout à Villebourbon, c'est aussi une véritable capitale administrative, judiciaire et financière, tout ce que la Royauté a voulu qu'elle soit, pour la consoler de son indépendance perdue ou, qui sait, pour mieux la surveiller. Et cela fait toute une population de magistrats et de fonctionnaires -on disait alors officiers- plusieurs centaines de personnes, la plupart étrangères à la ville, qui ont ou se donnent de l'importance, et qui, avec leurs familles, avec les secrétaires, les commis, les huissiers, les « officiers de bouche » et les laquais de cérémonie tiennent, dirait-on, toute la place.

Ils sont l'administration, avec un grand A, une administration aux multiples rouages enchevêtrés, aux contours mal définis, aux compétences mal précisées, si bien qu'on la dit alors compliquée et désordonnée, minutieuse, procédurière, extrêmement lente et tracassière. Mais sans doute l'a-t-on toujours dit, plus ou moins haut, de toutes les administrations, depuis que le monde est monde, et sans doute le dira-t-on toujours.

En tout cas, au temps dont je parle, peut-être, précisément, parce que les attributions et les compétences ne sont jamais fixées et délimitées qu'à coup d'arrêts que d'autres arrêts viennent casser et annuler, tous ces gens de robe, magistrats, officiers, de quelque rang qu'ils soient, sont très attachés à leurs droits, honneurs, prérogatives, très pointilleux sur l'étiquette, le protocole, la forme, très soucieux de leurs préséances et privilèges, non parfois sans quelque suffisance, à la fois maladroite et archaïque.

Maladroite et archaïque à la fois, car, depuis longtemps, cette rigoureuse hiérarchie sociale, ces institutions tout ensemble arbitraires et anarchiques, tout cela, en fait, dans la pratique, dans la réalité quotidienne de la vie, est tempéré, atténué, adouci, humanisé.

Car partout en France, les contacts humains, les mœurs, la vie facile et bon marché, l'évolution générale des esprits, une sociabilité grandissante, tout concourt à donner à la société de ce temps des teintes douces et aimables. On est tout à l'optimisme, à la philosophie bienveillante, à la morale généreuse et tendre, à l'indulgence, à la commisération, à la bonté. Tout le courant du siècle est de sensibilité, de tendresse, de sensiblerie même, depuis Rousseau et Diderot, depuis Greuze et Marmontel, jusqu'à Dorat et Berquin, jusqu'à Gessner et Florian.

À Montauban comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, à cause d'une certaine gentillesse, d'une certaine bonhomie qui est du terroir, la sociabilité est grande, grand le goût du bonheur, grande l'aménité générale.

C'est la vogue du théâtre : représentations d'amateurs dans les beaux salons dorés de Villebourbon ou de la ville haute ; représentations au Collège par et pour les écoliers ; représentations publiques enfin, où se retrouvent et se coudoient, applaudissent, rient ou pleurent ensemble, bourgeois et marchands, fabricants et commis de boutiques, bourgeoises et filles d'artisans.

Montauban, d'ailleurs, depuis trois ans, a une salle de spectacle attitrée : dans l'ancien Jeu de Paume, près la Maison de Ville (à peu près à l'emplacement du théâtre actuel). L'immeuble, acheté 8 147 livres 8 sous 5 deniers à la famille Lapierre, a reçu pour 8 000 livres d'aménagements, décorations et peintures (par Laurent et Valette-Penot). Et chaque hiver, des troupes de passage donnent huit, dix représentations, parfois davantage.

Et voici les bals, chez l'Intendant, chez le Premier Président, chez tel haut fonctionnaire, bals donnés par les grands négociants de Villebourbon ou par tel opulent bourgeois de la vieille ville.

Voici les Marais, les fameux Marais du vieux Montauban : soirées entre amis, réceptions familiales, qui se tiennent l'hiver, dans la salle ou dans le magasin, et, l'été, tout bonnement dans la rue, devant la porte ; et chacun arrive avec sa chaise et sa lanterne.

Et puis voici les fêtes de quartiers, où les jeunes se rencontrent et dansent ensemble, les fêtes de la placette de Villebourbon, de Gasseras, de Saint-Jacques (place des Ouïes), du Fort, du Moustier, et, bien sûr, des Couvertes de la Place Royale. Ah ! ces Couvertes de la Place ! Quel dommage, Mesdames et Messieurs, que l'on ne dise plus, comme autrefois, les Couvertes de la Place.

Quel dommage que des vieux noms comme ceux-ci, si pittoresques, si parlants, si lourds de vie ancienne : Couverte du blé, Couverte de l'huile, Couverte du poids (public), Couverte des draps. ne se lisent pas, noir sur blanc, aux quatre coins de la place, pour rappeler aux Montalbanais d'à présent et de demain comment vécut leurs pères, dans quels travaux et quelles longues peines, et pour avertir les touristes qu'ils doivent, là, s'arrêter, méditer, rêver ; car ce beau décor n'est pas qu'un décor, il a, aussi, une âme, l'âme même du vieux Montauban.

Et voici qu'en songeant à nos Couvertes de la Place, voici (tant pis si je fais l'école buissonnière), tant pis si mon propos s'échappe et s'égare, tant pis si je dis maintenant ce que j'avais l'intention de dire tout à l'heure ! Le vieux proverbe me rassure qui dit : « *Qu'elles soient pour vêpres ou pour mâtines, Toutes sonneries de cloches sont bonnes quand on les entend.* »

Donc, en songeant à nos Couvertes de la Place, voici qu'il me vient un autre étonnement, un autre regret. En Suisse, en Autriche, à Venise, à Florence, à Rome., on lit, au mur des maisons, ces indications : Ici logea Charles le Téméraire, ici François I^{er}, ici Ludovic le More, ici s'arrêta Mozart, ici le Tasse songeait, ici un tel, ici tel autre.

Eh bien ! Mesdames et Messieurs, pourquoi, dans nos rues, sur nos maisons, ici et là, en des points que tout le monde connaît, pourquoi une douzaine de plaques ne diraient-elles pas : Ici, Charles VII, pendant 3 mois ou à peu près, eut son logis, lui et ses gens.

Ici, logèrent Charles IX et sa mère, Madame Catherine.

Ici, Condé, ici Rohan, ici le Cardinal de Richelieu, et ce grand duc de Montmorency dont on coupa la tête à Toulouse.

Ici fut la demeure du Consul Jacques Dupuy, ici celle de Duplessis-Mornay, ici les deux Béraud.

Ici habita longtemps Henri de Bourbon, roi de Navarre, plus tard le roi Henri.

Ici était l'ancienne Université où, pendant 60 ans, étudièrent tant et tant de Suisses, d'Anglais, d'Allemands, d'Écossais, tant de Français d'au-delà la Loire.

Ces vieilles choses là, les touristes qui passent ne les savent pas. Peut-être, s'ils les savaient, peut-être passeraient-ils moins vite. Ces vieilles choses-là, après tout, qui nous intéressent ailleurs, pourquoi, ici, n'intéresseraient-elles pas les autres ?

Mais l'Académie, demanderez-vous, l'Académie en 1763 ?

Eh bien ! Mesdames et Messieurs, j'ai le regret de le dire, l'Académie de Montauban, en 1763, m'étonne, me déroute, me déçoit.

Je ne peux m'empêcher de la trouver, à ce moment de son histoire, bien peu digne d'elle-même, bien au-dessous d'elle-même.

Certes, je vois bien que je vais commettre quelque grand crime de lèse-majesté ; et je vois bien aussi que je ne peux pas m'empêcher de le commettre, si grande est la tentation que j'en ai : car je dois avouer, avec Oscar Wilde, que je résiste très bien à tout, sauf à la tentation.

Donc, si je la regarde d'un peu près, si je l'interroge, l'Académie de ce temps me déçoit et m'attriste. On dirait qu'elle n'est ni tout à fait de son temps ni tout à fait de sa ville, qu'elle tourne le dos à son temps comme à sa ville, qu'elle n'est pas plus une société littéraire (je veux dire intelligente, du moins ayant le goût de l'intelligence) qu'une société montalbanaise (je veux dire une émanation de la ville, en communion de pensées et de sentiments avec la ville).

Son recrutement, l'idée qu'elle a d'elle-même, ses tendances et ses préférences, ses façons, son comportement, tout concourt à faire de l'Académie de 1763 ce quelque chose de factice, de pompeux, de puérilement vaniteux qui rappelle le Bourgeois Gentilhomme, bien plus que l'honnête homme et le Montalbanais de ce temps.

Dans l'ensemble, peu de Montalbanais (on les écarte ou ils s'écartent d'eux-mêmes), peu de bourgeois montalbanais (on les compte sur les doigts de la main), encore moins de marchands, seulement deux ou trois ecclésiastiques natifs de la ville, et deux ou trois avocats (Antoine Forestié, Jean-Baptiste Massip, Armand Teulières), juste ce qu'il faut pour qu'on puisse parler avec éloquence, dans les harangues solennelles, de la grande et parfaite égalité académique.

Par contre, hauts magistrats et grands fonctionnaires, les gens de robe, Conseillers de l'Élection, du Bureau des Finances, du Sénéchal, magistrats de la Cour des Aides surtout. L'Académie est leur chose, leur salon, un salon très distingué, très solennel, très aristocratique, très fermé.

Un salon de hauts fonctionnaires en résidence à Montauban, vingt sur trente membres, sauf erreur, la plupart étrangers à la ville, un salon de gens de robe, nobles ou anoblis de fraîche date, vivant entre eux, à l'écart et comme en marge de la ville, cela veut dire aussi, en ce temps, les prétentions, l'esprit de corps, les vanités du rang, le goût du faste, l'ostentation.

Oui, pendant de longues années, l'Académie ne semble occupée que de proclamer sa grandeur, de faire reconnaître, partout et par tous, urbi et orbi, ses titres, droits, honneurs, préséances et privilèges.

D'où ces infinies querelles de vanité, ces plaintes, criaileries, chicanes, récriminations, qui la dressent, toutes plumes hérissées et toutes griffes sorties contre tous et contre chacun, contre le Clergé de Saint-Jacques (en 1762), contre l'Intendant, contre le Maire et les Consuls (plusieurs fois, et en 1766 encore), et toujours pour des choses aussi graves, aussi essentielles, que la couleur de la livrée du bedeau (bleu de roi, avec les armes brodées), la bague du bedeau (en ivoire, avec cordon et garniture), la place et le rang de la Compagnie aux réceptions et cérémonies, l'ordre de marche, la tenue du Consul qui, en telle occasion, l'accueillera, et le nombre de pas qu'il devra faire à sa rencontre et jusqu'à quelle marche du perron il devra descendre.

Voilà, Mesdames et Messieurs, les grandes préoccupations de l'Académie en ce temps-là.

Quant aux tendances intellectuelles de l'Académie (car enfin, elle est Académie de Belles-Lettres, et rien de ce qui est littérature, vie de l'esprit, ne lui est, par définition, étranger) eh bien, comme elle tourne le dos à Montauban, voici qu'elle tourne le dos à son temps et à son siècle, que rien de ce qui se dit, s'écrit, se discute et se dispute en France ne l'intéresse, que rien de ce qui soulève, entraîne, passionne, inquiète, irrite les hommes de son temps, ne l'atteint et ne l'atteindra. Voltaire et Montesquieu, Rousseau et Diderot, d'Holbach et Helvétius, l'Encyclopédie et les physiocrates, toute l'immense effervescence intellectuelle d'un des siècles les plus vivants de l'histoire, tant de nouvelles idées-forces qui vont bouleverser la France et le monde, l'Académie de Montauban ne s'en soucie point.

Elle pourrait être pour, elle pourrait être contre, elle pourrait dire, à sa façon, l'angoisse de Pascal ou le doute de Montaigne ; elle pourrait, simplement, observer, écouter, examiner, comprendre. Mais non.

J'ai bien peur qu'elle n'ait combattu Voltaire et les philosophes que du jour où Lefranc de Pompignan, son brave homme de grand homme, en devenant académicien de Paris, est devenu du même coup par un discours virulent (1760) l'ennemi et la bête noire des philosophes et de Voltaire, comme j'ai bien peur que ç'ait été pour complaire à ce même Lefranc de Pompignan qu'elle ait choisi, comme membres associés, ce pas grand chose d'abbé Desfontaines et cet agité de Fréron.

Les idées du temps, bonnes ou mauvaises, les formes nouvelles de sensibilité ? Elle les ignore, elle n'en a, semble-t-il, jamais entendu parler. Indifférente à tout ce qui n'est pas sa gloire et sa magnificence (un Montalbanais facétieux l'appelle l'Académie de Mirobolant) elle s'occupe, en vase clos, à toutes sortes de petites choses innocentes, de petites futilités, consacrant ses séances privées ou publiques à de petits vers imités de Chaulieu, de La Fare, de Mme Deshoulières ; à de petites fables imitées de La Fontaine ; à de petites épîtres imitées de Boileau ; à de petites pensées morales imitées de La Rochefoucault ou de La Bruyère.

Épîtres, fables, odes grandiloquentes, innombrables invocations à la philosophie, au génie de l'orateur, à l'héroïsme, aux arts utiles et aux arts d'agrément, aux grands hommes dégradés par la mollesse, à l'amour-propre, aux dangers de la médisance, aux inconvénients de la paresse, aux bienfaits de l'émulation ; c'est un déluge, un débordement, une inondation de lieux communs, de poncifs usés, de banalités, d'exercices de rhétorique, d'amplifications de Collège ? Amplifications de Collège ?

C'est qu'en effet, ces honorables et graves académiciens sont restés sauf exception, bien sûr, car il y eut, dans leurs rangs, des hommes de mérite et de talent ces académiciens-là, pour la plupart, dans le domaine de la vie intellectuelle et de la littérature, sont restés les rhétoriciens qu'ils furent dans leur jeunesse.

Depuis le Collège, littérairement parlant, ils n'ont rien lu et rien appris. Ce sont des gens de robe, très forts en sciences juridiques, assurément, mais, je le crains, ils ne savent rien d'autre, et rien ne les intéresse en dehors de leur profession, rien sinon leurs titres, leurs prérogatives, leur rang dans le monde, et la considération des gens de qualité.

Comme ils aiment se flatter, se cajoler, s'encenser les uns les autres. Que de beaux éloges académiques, que de louanges, que d'hyperboles ! Comme ils sont heureux de pouvoir appeler à eux des personnes de condition : tel noble marquis, tel Premier Président du Parlement de Toulouse, tel neveu d'un Contrôleur général, tel petit-fils de ministre, ou très haut et très puissant seigneur Louis-François-Armand de Vignerod du Plessis de Richelieu, duc de Fronsac et de Richelieu, Premier Gentilhomme de la Chambre du Roy, Maréchal de France, Gouverneur de la province de Guyenne. lequel, soit dit entre nous, dut bien s'amuser en lui-même, du panégyrique qu'on lui fit (6 septembre 1759), étant fort homme d'esprit, et par ailleurs très familier compère et ami d'un certain Arouet de Voltaire.

Comme ils prennent fait et cause pour tout ce qui est grand et haut placé et surtout, bien sûr, pour Nosseigneurs de la Cour des Aides, quand les intérêts ou les prétentions de la noble Cour sont en jeu ! Mais il faut dire ici l'affaire des lanternes : il s'agit, vous le savez, d'un épisode du long conflit qui opposa la Cour à l'Intendant Lescalopier.

À défaut d'une honnêteté scrupuleuse, c'était, cet Intendant, un homme plein d'idées. Il avait eu, entre autres, un beau jour ou peut-être une sombre nuit l'idée d'améliorer l'éclairage des rues dans la bonne ville de Montauban ; éclairage, paraît-il, fort médiocre. Les premières lanternes, installées en 1732, étaient rares. L'Intendant jugea qu'elles devaient être plus nombreuses et mieux réparties.

Seulement les donneurs d'avis ne sont pas les donneurs d'argent : ces beaux projets, qui exigeaient quelques taxes supplémentaires, soulevèrent des oppositions, celles de la Municipalité notamment, ce qui se conçoit, et puis surtout celles de la Cour des Aides.

La Cour des Aides, brouillée avec l'Intendant, fit feu des quatre pieds, lança manifeste sur manifeste, rendit arrêts sur arrêts, disant que Montauban était peuplé d'honnêtes gens, que les honnêtes gens se couchent tôt, n'ont pas pour habitude de courir les rues pendant la nuit. Il n'était nul besoin d'augmenter les tailles, aides et subsides, pour développer un éclairage qui suffisait largement. Ce serait un encouragement aux sorties nocturnes, un danger évident pour la morale et les bonnes mœurs ; au surplus, eux-mêmes, gens de condition, quand il leur advenait de sortir le soir, avaient toujours devant eux un ou deux laquais qui les éclairaient. Et l'Académie aussitôt d'emboîter le pas, de renchérir, de rédiger, d'une plume agressive, pétition sur pétition contre l'Intendant et ses lanternes, approuvant très solennellement et en beau langage, justifiant en raison et par Aristote, toutes les augustes sottises qu'avaient dites ces Messieurs de la Cour des Aides.

Tel est, en ce temps, Mesdames et Messieurs, la haute idée que l'Académie de Montauban se fait de sa mission, de sa dignité, de son indépendance. Je voudrais ne pas être sévère, ne pas pousser au noir le tableau, mais comment faire ?

J'ai beau tourner et retourner les choses, j'ai beau lire et relire les procès-verbaux des séances (j'ai la chance d'avoir un des registres originaux avec le texte des harangues et la signature des membres), j'ai beau lire et relire tout ce qui a été publié alors, de vers ou de prose, tout cela n'est que médiocrité et creuse suffisance.

Louis de Cahuzac vient de mourir à Paris, le comte de Guibert n'est encore qu'un étudiant de vingt ans qui fait de l'escrime et du cheval dans les prairies de Fonneuve, Lefranc de Pompignan ne quitte plus guère son château, l'abbé de la Tour, un écrivain celui-là, qui avait quelque chose à dire, et qui savait le dire, vieilli et fort occupé, n'assiste plus aux séances ; il reste quelque chose qui ressemble beaucoup à du vide, un vide fort content de lui, parfaitement satisfait, heureux de son inexistence. Tout de même, Messieurs, ce temps et cette ville méritaient autre chose !

Montauban, riche, actif, vivant, prospère encore, mais qui commence déjà à pressentir, à ressentir les durs effets du traité de Paris et de la perte du Canada, du déclin de la navigation sur le Tarn, de la concurrence d'autres villes plus vite et bientôt mieux équipées, les méventes, les faillites qui menacent, tout à l'heure le chômage, un paupérisme effrayant. Dans le monde et la France, partout les signes, les symptômes d'un des plus profonds bouleversements de l'histoire. De tout cela, l'Académie de Montauban ne se soucie pas.

Elle a de plus hauts problèmes. Elle approuve d'une perruque convaincue l'agréable fadeur d'une épître à Iris, les termes nobles et distingués d'une invocation à la rime, elle déroule lentement, à pas comptés, son défilé solennel du 25 Août, épiant, d'un œil sourcilieux, son bedeau en livrée bleue brodée d'or, qui est bien capable, le bellâtre, d'oublier tout à l'heure l'une ou l'autre des trois révérences réglementaires.

II. Deuxième date : 1863.

Montauban et l'Académie en 1863.

Voici des temps proches de notre temps : ce Montauban-là, pour des gens de mon âge, c'est le Montauban de nos grands-pères. Il nous est mieux connu, plus familier, et ma tâche sera plus courte et plus facile. Plus courte, oui. Plus facile ? La chose est moins sûre.

Nous voici en effet si proches de ce temps, ses problèmes se retrouvent si souvent dans nos problèmes, ses passions dans nos passions, ses familles dans nos familles. nous entrons avec lui dans une sorte d'actualité ; parler de lui, c'est parler en quelque sorte de nous, de vous. Et je ne suis pas des plus habiles à danser sur les œufs sans les casser. Mais enfin, comme dit tel personnage de Molière, il y a une certaine façon de présenter les choses, et l'on peut parler aux gens avec bonne grâce.

De ces manières obligeantes et de cette agréable franchise, je citerai, pour exemple, sans chercher plus loin, un écrivain de chez nous, un Moissagais, très excellent homme, qui, dans ses *Silhouettes provinciales* (Paris, 1861), décochait aux femmes de son pays ce compliment : « *La grâce et l'esprit ont créé la Parisienne, c'est dire ce qui manque à la femme de province* ». (p. 9) Et il ajoutait cette consolation : « *À quoi bon l'esprit, quand on a de jolis yeux* ». (p. 14) À la suite de quoi, les femmes de sa province le proclamèrent grand homme et l'adorèrent : c'est la grâce que je me souhaite.

1863. Rappelons, au hasard, quelques grands faits.

Napoléon III vieillit : c'est le relâchement de l'Empire.

La désastreuse expédition du Mexique s'éternise en guérillas meurtrière. Les États-Unis sont déchirés par la Guerre de Sécession, dans un an et demi le Président Lincoln sera assassiné.

Un presque Montalbanais, de Lesseps, dirige les grands travaux du Canal de Suez.

Octave Feuillet entre à l'Académie Française, mais l'opposition de Mgr Dupanloup fait repousser la candidature de Littré.

On refuse les toiles de Courbet dans les expositions et les galeries parisiennes, ce dont s'irritent le jeune Zola et Baudelaire vieillissant.

Pour la première fois, l'Université accorde ses grades à des femmes : après Mlle Daubie, première bachelière es-lettres, Mlle Emma Chenu est, cette même année 1863, la première bachelière es-sciences, avec mention très bien.

Meurent en 1863 : Horace Vernet, Eugène Delacroix, Alfred de Vigny.

Les chansons de Gustave Nadaud connaissent une grande vogue.

En pays montalbanais, les météorites d'Orgueil, encore en route quelque part dans le ciel, se préparent, si j'ose dire, à tomber : elles tomberont un beau soir de l'été prochain.

Nous sommes, vous le voyez, en pleine actualité.

Au firmament politique, dans la constellation qu'oriente le préfet Levainville, deux étoiles de première importance, Louis Belmontet, député, et le Maire de Montauban, Prax-Paris.

Louis Belmontet appelle et retient la sympathie. À cause de son toupet blanc et de ses favoris, peut-être aussi à cause de sa docilité à l'égard du pouvoir, on le comparait à un mouton. C'était un ami personnel de l'Empereur, un ami des mauvais jours, un partisan sincère, désintéressé, convaincu, un inconditionnel. Un fort brave homme, pas du tout sans mérite.

Il avait publié des vers, beaucoup de vers, ni meilleurs ni plus mauvais que d'autres et jadis, à Paris, en collaboration avec Alexandre Soumet, il avait fait jouer avec succès une pièce de théâtre. Il eut son heure de célébrité parisienne : je veux dire qu'il eut l'honneur d'avoir sa caricature dans les petits journaux. Il avait l'âme honnête, simple, sans méchanceté peut-être pas tout à fait sans malice. On disait qu'au cours d'une campagne électorale, dans une commune de par ici, il avait promis aux vigneronnes que, tant qu'il serait député, les vignes ne gèleraient pas. Il est bon d'être bien vu en haut lieu, car il fut député deux législatures de suite, et c'est un fait notoire que les vignes, pendant ces dix ans, ne gelèrent pas.

Prax-Paris, le Maire, excellent administrateur, passait pour avoir l'esprit moins poétique. Ses adversaires lui reconnaissaient de l'intelligence, une grande puissance de travail. Mais son bonapartisme était autoritaire autant qu'habile. On disait : « *Il a du Corse dans l'œil, dans la physionomie et dans l'attitude.* » Ce Corse ne manquait pas de charme. Les femmes, qui ne votaient pas, faisaient voter pour lui. J'ai vu un bout de papier de ce temps, un court billet griffonné à la hâte, dans la fièvre de quelque veille d'élections, un billet anonyme, qui dit : « *On a vu Prax-Paris s'arrêter le soir dans la rue avec des femmes de mœurs douteuses* ». / « *C'est une honte* (point d'exclamation). / « *Et dire que ce monsieur* (deux points d'exclamation) *prétend servir les intérêts de la France* (trois points d'exclamation).

Doucement bercé par les poèmes de Belmontet, énergiquement administré par Prax-Paris, Montauban somnolait. Oui, Montauban somnole un peu, regrettant son passé, découragé, presque résigné. Sans industrie, sans commerce, ce n'est plus qu'une petite ville agricole, une ville de négociants paisibles, de bourgeois qui achèvent de vivre ou de mourir de ce que leurs pères avaient amassé à force de travail et d'énergie. Tous gens instruits d'ailleurs, cultivés, amateurs d'art, profondément libéraux. Une ville tranquille et sommeillante, à demi orléaniste, à demi républicaine, donc pas très chaude pour le régime et qui attend on se sait quoi.

On lit beaucoup. On est abonné à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue Indépendante*, à la *Revue de Toulouse*, à la *Revue Bleue* (qui vient de naître). Le *Courrier de Tarn-et-Garonne* s'intéresse à la vie locale, mais aussi aux grands événements politiques, à la littérature, au théâtre. Car le théâtre passionne toujours les Montalbanais, qui passent pour être excellents connaisseurs. Presque chaque hiver, il y a une troupe à demeure, et la salle ne désemplit pas.

Mais toutes les anciennes animosités, toutes les passions d'autrefois, ravivées en 1790, en 1815, en 1830 encore, ne sont pas éteintes ; certaine représentation des Huguenots se termine en bagarre.

Et l'Académie ?

Depuis la Révolution, elle ne s'appelle plus Académie mais, modestement, Société. Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts. Sciences et Arts : voilà deux mots nouveaux, et qui élargissent singulièrement les perspectives.

Mais qu'importe le titre ? L'essentiel, c'est que l'Académie (ou la Société) d'alors se veut représentative de la ville mieux encore, la Société d'alors, si je comprends bien, voudrait être la conscience même de la cité, une conscience vivante, ardente, exigeante comme le levain de cette passivité, la sève impatiente de ce grand corps qui s'abandonne.

Ses membres, en effet, sont très représentatifs. Des bourgeois surtout, des bourgeois libéraux et plutôt républicains, car la Société, comme la ville, un peu plus que la ville, est dans l'opposition, mais nul ostracisme, nulle tentation de jouer au petit cénacle partisan, à la « vente » très secrète de quelque carbonarisme attardé. Très ouverte, au contraire, très accueillante aux milieux les plus différents, aux tendances les plus opposées.

Plusieurs avocats, deux ou trois médecins, un pharmacien, des professeurs à la Faculté de Théologie Protestante, des ecclésiastiques, dont le savant abbé Marcellin (bien que le clergé de ce temps, encore favorable au régime, se tienne le plus (souvent à l'écart), des grands propriétaires, des juges au Tribunal, l'Ingénieur en chef, le libraire Crozilhes, Victor Brun, fondateur et conservateur du Musée d'Histoire Naturelle, des peintres (Armand Cambon, Henri Nazon), les deux Débia (dont l'un, très bon dessinateur, un ami d'Ingres), des érudits locaux enfin : Solleville, l'archiviste Devals, sans oublier un curieux personnage à la Balzac, le Balzac des Originaux de Province : Sylvestre de Molières, bibliothécaire de la ville qui, en grand mystère, sous le pseudonyme charmant de « Klair de lune », un pseudonyme dont personne n'ignore le secret, publie inlassablement poèmes, vers de circonstance, odes, ballades, quatrains, cantates d'un romantisme tendre et vieillot.

Or, dans l'ensemble, cette Académie est dans l'opposition.

Les chefs de cette opposition ? C'est, au hasard, l'écrivain Julien Lugol, l'aimable causeur et bon vivant Jordanet, futur conseiller général de Montauban, les Milliès-Lacroix, plus tard personnages importants dans les Landes (la dernière fille des Milliès-Lacroix avait épousé le romancier Pierre Benoît) ; le docteur Rolland, futur député de la République ; Léon de Malleville, ancien député orléaniste, qui suit et suivra Thiers et Rémusat dans leur évolution politique, qui sera député en 1871 ; enfin, il m'est difficile de ne pas le nommer, un collaborateur de la « Revue des Deux-Mondes » comme du « Courrier de Tarn-et-Garonne », écrivain et conférencier, président de la Société en cette présente année 1863, Gustave Garisson, mon grand-père, qui sera plus tard Maire de Montauban, Président du Conseil Général et Sénateur, de qui l'on comprendra que je ne dise rien d'autre, me bornant à citer le laconique témoignage administratif qui, vingt ans plus tard, précisait : « *A été depuis 1848 à la tête du parti républicain. Une haute figure, au-dessus des partis. N'a jamais eu qu'un programme : des écoles et des chemins* ».

Or, Mesdames et Messieurs, cette opposition de l'Académie, en l'an de grâce 1863, régnant Sa Majesté Napoléon III, est ce que nous appellerions une opposition constructive. Pas de hautain refus, pas de dénigrement systématique, à priori, pas de petits sarcasme ni de furtifs petits coups d'épingles.

Non, c'est un effort réfléchi, parfois un peu lourd, une gravité parfois un peu pontifiante et ennuyeuse, quelque chose de solide, de sérieux, moitié doctrinaire, moitié huguenot ; des prises de position raisonnées et raisonnables, tout un travail de volonté et d'intelligence pour comprendre, éclairer le présent de la lumière du passé, pour instruire et informer, pour orienter et préparer l'avenir.

Voici au hasard, entre des récits de voyages, des études littéraires ou historiques, voici les sujets habituels des séances : Crèches et Établissements charitables ; Intérêts actuels de l'agriculture ; Préhistoire et premières sociétés humaines ; Mission des Sociétés Savantes de province ; Entretiens avec les paysans la Vigne-École et son utilité ; Organisation Municipale de Montauban ; Études forestières : le peuplier de Caroline ; Crédit Agricole et Caisse d'Épargne.

Opposition qui se traduisait encore par le choix, significatif, des membres associés ; par exemple, à cette date, Michelet (dont on sait les attaches avec le Montalbanais), Michelet naguère suspendu de ses fonctions, et Victor Hugo alors en exil.

Nulle réclame, nulle publicité tapageuse, nulle ostentation. La Société ne cherche pas à s'imposer, elle fait mieux, elle s'impose par le sérieux, la compétence, l'évidente valeur intellectuelle.

On la consulte, on la sollicite de toutes parts, rien d'important dans la vie de Montauban à quoi elle ne prenne intérêt, aucun grand événement où elle n'intervienne, où son intervention ne soit souhaitée, acceptée comme toute naturelle, où son influence ne soit souvent décisive.

Dirais-je, par exemple, que pour l'Exposition Municipale des Beaux-Arts du 4 mai 1862, dans la commission d'organisation, sur 18 membres, il y a 10 représentants de l'Académie ?

Dirais-je que, lorsque se réunit à Montauban, le 7 juin 1865, le Congrès où Victor Brun joua un rôle de premier plan, la Société fut, très courtoisement et très chaleureusement invitée, en sorte que ses membres purent faire entendre la voix de la ville.

À ce propos, comment ne pas constater avec étonnement que, cent ans plus tard, on a pu réunir à Montauban un colloque de savants, un colloque consacré à l'étude d'un certain art et d'une certaine littérature des XVI^e et XVII^e siècles, sans que personne parmi ces très honorables personnages ait songé qu'il y avait dans la ville qui les accueillait une Académie, et que cette Académie pouvait, après tout, avoir sur ces sujets-là quelques notions.

Or, il se trouve, en effet, que l'Académie, qui n'est pas aussi ignorante que certains affectent de le croire, il se trouve que l'Académie, qui sait lire, et même des livres de spécialistes, savait, sur ces sujets-là, beaucoup de petites choses que ces Messieurs et ces Dames du colloque ne savaient pas, car il est bien certain que les savants, fussent-ils authentiques, ne peuvent tout connaître.

Et ce n'est pas le côté le moins étonnant, ce n'est pas, si j'ose dire, le côté le moins baroque de l'affaire, que le colloque en question ne se soit pas douté un seul instant que c'est Montauban, le Montauban de ce temps-là, passionné, tumultueux, impatient de toute contrainte, qui avait été précisément un des grands foyers sinon de cet art, du moins de cette littérature-là (du Bartas, Théophile de Viau, Pierre Tissandier, Rieupeyroux, Jean de Scorbiac).

Que c'est à Montauban qu'on aurait pu trouver quelques réponses aux questions que l'on se posait, que sans doute on se pose encore. N'insistons point, car il serait cruel d'insister. Dans cette aventure, ce n'est pas l'Académie qui est à plaindre.

Il me souvient d'avoir vu des lettres de Michelet, de Quinet, d'Henri Martin, de l'Américain Baird et de l'Anglais Savory, plus près de nous, de Gabriel Hanotaux ou du duc de La Force (ces historiens-là valent bien sans doute les professeurs d'à-présent), témoignant qu'ils n'auraient jamais pensé à écrire sur certains sujets, sur le XVI^e ou le XVII^e siècle par exemple, sans consulter, sans informer l'Académie. C'était politesse de leur part, c'était aussi modestie. Et si la modestie et la politesse sont passées de mode aujourd'hui, c'est tant pis pour aujourd'hui.

Cette Académie, on ne l'oublia point non plus vers 1860, lors de l'affaire dite « de la voie ferrée » : je veux parler de la première ligne construite chez nous, la ligne Bordeaux-Toulouse. Or, les Montalbanais naturellement voulaient que la voie passât par Montauban : ingénieurs et techniciens s'y opposaient, avec toutes sortes d'excellentes raisons, ayant décidé une fois pour toutes que le tracé longerait la Garonne, passerait par Montech et Castelsarrasin, parallèlement au canal, avec un raccordement éventuel vers Montauban, le tracé par Montauban-même, plus long, plus coûteux, à leur avis sans intérêt économique, étant absolument exclus de leur plan, la côte de Parage constituant au surplus un obstacle techniquement impossible à surmonter ; ce qui prouve bien, Mesdames et Messieurs, que la technique est bonne fille et qu'on lui fait dire tout ce qu'on veut.

Le coup faillit réussir : il réussit bien à Albi, toujours suspendu comme une araignée à un fil, au bout du raccordement de Tessonnières. Mais les Montalbanais se démenèrent tant et si bien, académiciens en tête, on publia tant et tant de protestations et de manifestes, on fit agir à Paris avec une telle énergie, toutes divergences politiques oubliées, que Montauban finit par l'emporter, et le bon sens aussi, qui vaut quelquefois mieux que la technique.

Et l'on n'oublia point l'Académie, elle ne s'oublia pas non plus, vers ces mêmes années 60, dans l'affaire dite « de l'ancien Collège ». Car il y a déjà en 1860 une affaire de l'ancien Collège qui fait couler beaucoup d'encre. On préconisait plusieurs solutions : conserver en effectuant les réparations nécessaires, ou bien démolir, faire table rase, reconstruire, ou construire ailleurs. On construisit ailleurs, et ce fut notre lycée Ingres ; mais l'on effectua aussi les réparations nécessaires, du moins les plus urgentes, et l'ancien Collège fut conservé, qui devait connaître les destinées que l'on sait.

Nous voici encore, Mesdames et Messieurs, en pleine actualité. Et comment vais-je faire maintenant, tel que je me connais, pour ne pas trop casser les œufs parmi lesquels je danse.

Car, bien sûr, je ne suis nullement qualifié, je l'avoue, pour entrer dans une certaine controverse, nullement qualifié pour donner un avis que personne, au surplus, ne m'a jamais demandé. Bien sûr, je ne suis ni architecte, ni urbaniste, ni membre d'aucune commission, d'aucun syndicat, d'aucun bureau, ni technicien - Dieu m'en préserve ! - d'aucune technique et je n'ai pas non plus l'honneur d'être conseiller municipal de Montauban, ni d'aucune commune du monde, ni responsable d'aucun budget, sinon du mien.

Mais s'il m'était permis, tout de même, en tant que membre de cette Académie, et aussi, pourquoi pas ?, en tant que vieux Montalbanais, aussi vieux Montalbanais, je crois, que personne dans la ville, de donner mon opinion sur une affaire où il y a tant d'inquiétudes et d'incertitudes, où sont invoquées de part et d'autre et, j'en suis sûr, avec une égale sincérité, tant et tant de bonnes raisons, s'il m'était permis de faire connaître ma pensée, voici ce que je dirais.

Je dirais : Il ne faut toucher aux choses anciennes qu'avec une grave et religieuse prudence. Les choses anciennes sont lourdes de poésie et de beauté, habitées d'une sorte de présence secrète, mystérieusement vivantes. Le souvenir est en elles, comme la sève toujours renouvelée au cœur des vieux arbres. En elles les reflets demeurent des regards qui se sont éteints, les échos des voix maintenant muettes. Ce ne sont que des poutres de bois, des tuiles de terre cuite, ce ne sont que des briques sans doute, mais ces briques-là, quand nous les touchons de la main, voici qu'elles sont tièdes et comme frémissantes. Des briques, certes, mais les voici toutes sonores et qui nous parlent, comme ces coquillages où l'on entend encore, semble-t-il, en les approchant de l'oreille, le murmure doux et confus des grandes mers disparues.

Si l'on détruit, sans que la nécessité n'y contraigne absolument, telle vieille rue, telle vieille maison aujourd'hui celle-ci, demain une autre, qu'advient-il de tout ce qui vit dans les briques fraternelles ? Ce quelque chose d'humain que les siècles ont mis en elles, craignez de le voir saigner, comme saignaient pour Ronsard, comme saignent pour l'éternité, les nymphes de la forêt de Gastyne ! Je sais bien, tout ceci n'est que paroles de poètes, sentimentalisme périmé, passéisme rétrograde.

Notre siècle n'a que faire de tout cela. Il veut vivre dans le présent, et le présent c'est ce qui est utile, ce qui est pratique, ce qui est commode et vite fait c'est le concret et le solide, les bulldozers, les bétonneuses, et les toitures en fibrociment qui se posent tout d'une pièce et qui pareillement, quelquefois, tout d'une pièce, s'envolent. Eh oui, s'il y a le point de vue du poète, de l'historien, de l'archéologue, il y a aussi le point de vue de l'homme pratique, et du technicien, et du conducteur de poids lourds.

Mais il y a peut-être aussi, par-dessus tous les autres, comme une grande synthèse sereine, qui mettrait les valeurs à leur juste rang, il y a peut-être aussi le point de vue de ce qu'on appelle civilisation. L'utilité certes a ses exigences. Il faut que la vie continue. Le présent a ses droits. Mais le présent a-t-il tous les droits ? Le présent, l'égoïste présent, n'aurait-il pas aussi ses devoirs ? Faut-il faire de la seule utilité présente, immédiate, momentanée, la seule souveraine, aux dépens de tout le passé, aux dépens, qui sait, de tout l'avenir ?

Aux quartiers neufs, les maisons neuves, c'est juste et c'est bien ; mais à la vieille ville ses vieilles maisons. À la vieille ville ses vieilles maisons, car elles sont à la fois la chair et l'âme de la cité : cette chair et cette âme sont fragiles toutes deux. Si l'on blesse l'une, qui sait si l'on ne blesse pas l'autre du même coup ? Car elles sont, chair et âme tout ensemble, ce que nous avons fait pour la civilisation, notre témoignage devant les siècles.

D'autres villes, dont le destin fut grand, ont fait davantage. Nous qui avons vécu dans les traverses, dans les luttes, dans les tourments, voilà tout de même notre apport, notre offrande, ce que nous avons construit de nos mains mortelles. Que dirions-nous, que dirait le monde, que dirait l'avenir, si l'on faisait sauter l'encombrant rocher de l'Acropole d'Athènes, et si à Rome, par-dessus le Forum comblé, on faisait passer quelque autoroute toute droite ?

Montauban, bien sûr, n'est pas Rome ni Athènes, et il n'y a point, chez nous, d'Acropole où Minerve aux yeux verts, éternellement pensive et tutélaire, veille sur la Cité. Et pourtant, ces vieux quartiers, ces vieux murs de brique, c'est notre « périmètre sacré », c'est notre Acropole spirituelle, à nous Montalbanais, car c'est là que bat, s'il bat encore quelque part, le cœur vulnérable de la cité.

C'est là aussi, bien sûr, dans ce périmètre-là, là et nulle part ailleurs, au détour de cette rue étroite, sous ce porche sombre et cintré, au coin de cette borne usée, sur cette façade aux deux tours vaguement symétriques, c'est là tout le profond et mystérieux je-ne-sais-quoi, ce quelque chose d'émouvant, d'insolite, de différent, dont s'enchantent le rêveur, l'artiste, l'étranger.

C'est là, pourquoi ne pas le dire ? - craindrions-nous donc de reconnaître ce nouveau service que nous rend le passé ? - c'est là toutes nos chances d'attirer, de retenir les touristes, car les touristes, vous le savez bien, ne s'arrêtent pas, ne s'arrêteront jamais pour contempler des bâtisses de ciment pareilles à toutes les bâtisses de ciment du monde.

Visitant un jour le marché d'Athènes, Socrate disait, montrant l'entassement des denrées et les chariots nombreux qui les avaient apportées : « *Ces choses m'intéressent peu, car elles sont seulement les choses du moment.* » Mais la beauté et l'harmonie, cela, qui est nourriture pour l'esprit, cela seulement a du prix et mérite de « durer ».

Plaise au ciel, que par je ne sais quelle soumission excessive aux raisons de maintenant, nous n'allions pas détruire, morceau après morceau, ce que la raison éternelle commande de préserver !

III. 1963.

Mais pourquoi parler davantage du Montauban d'aujourd'hui ? J'en ai assez dit, je crois, et l'on trouvera peut-être que j'en ai trop dit. Et à quoi bon parler de l'Académie d'aujourd'hui, dans le Montauban d'à-présent ? Clemenceau a dit un jour : « *La Révolution est un bloc* », ce qui est une belle formule, et qui fait bien, lancée du haut d'une tribune politique. Mais n'en déplaît à une illustre mémoire, cela n'est pas très vrai.

1789 n'est pas du tout 1793. 1789 n'amène pas forcément 1793. Les Girondins ne sont pas les Montagnards, Barnave n'est pas Marat, et si le Conventionnel Jean Bon Saint-André, notre grand compatriote, est devenu préfet de l'Empire, c'est qu'on blanchit souvent en vieillissant.

En tout cas, le passé de l'Académie n'est pas un bloc, un bloc où tout serait estimable et grand, où tout serait également digne de respect et d'admiration. Il y a, dans ce passé, de belles heures, des heures de travail, d'intelligence, des heures utiles où l'Académie rassemblait vraiment en elle les élites morales de la cité, était vraiment comme la conscience de Montauban. Il y a eu aussi des heures de médiocrité et de faiblesse, des heures d'abandon, de creuse et stérile vanité.

Deux voies s'ouvrent devant l'Académie d'à-présent, deux exemples se présentent à elle, deux dates à méditer. Permettez-moi maintenant de conclure, ou plutôt de vous laisser le soin de tirer une conclusion, en admettant qu'il puisse y en avoir une à ces trop longs petits propos.

Un poète inconnu, que je crois montalbanais, a écrit ces quatre vers :

*« Il faut, pour que fleurisse au parterre une rose,
Qu'après l'avril frileux vienne le tiède mai,
Et que l'heure soit douce, et que le vent calmé
Se joue, avec la feuille où le soleil se pose. »*

C'est fragile, une rose. Et plus fine, plus délicate encore la rose de nos vieux jardins de France.

Et c'est fragile aussi, l'âme d'une ville. Cela peut mourir aussi, l'âme d'une ville, mourir ou bien oublier, ce qui est une autre façon de mourir. Pour qu'elle vive, pour qu'elle reste fidèle à elle-même, cela demande, de nous tous, beaucoup de soins et d'efforts, beaucoup de tendresse, beaucoup d'amour.